

« Les arbres si rares sont des morts restés debout. »

Guillaume Apollinaire.

La seconde bataille de Champagne a duré douze jours à compter du 25 septembre 1915. Côté français, près de 28.000 morts, plus de 98.000 blessés, 55.000 prisonniers et disparus environ. À Tahure, Guillaume Apollinaire écrivit à Lou. Au nord de la ferme de Navarin, Blaise Cendrars perdit sa main droite et Pierre Noviel, la vie, dans celle de Beauséjour. Aujourd'hui, les poids lourds traversent les anciens champs de bataille. Les tracteurs retournent les sillons témoins des tueries, les chemins de traverse sont devenus « départementales ». L'on passe la tondeuse dans le cimetière.

S'il est devenu difficile de lire la ligne de front, il n'en reste pas moins une topographie impitoyable pour les poilus restés accrochés comme des marionnettes aux barbelés, ensevelis dans les cratères des obus, étouffés par la terre « pouilleuse » en hautes herbes, auparavant réserve de chasse des nantis de Reims ou cultures ingrates laissées aux paysans début vingtième. Banalité et platitude, ni exotique ni bucolique. Peu de reliefs où se protéger, peu de végétation où se cacher. L'on imagine sans peine les soldats à la merci du paysage.

Un siècle plus tard, le photographe Jean Noviel part à la recherche des traces de Pierre, son grand-oncle, à partir du numéro de sa tombe au cimetière de Pont-du-Marson. Il ignore tout des lieux, est saisi par le *no man's land* d'une région terrée dans les trappes de l'Histoire, revêtue d'étendues venteuses, champs de blé, de colza, de betterave à sucre. Un ballet d'hélicoptères Apache tournoie au-dessus de sa tête. Les staccatos des armes automatiques emplissent la « zone rouge ». Séquelles de la Grande Guerre, quelques 120.000 hectares français sont cartographiés et classés en 1919 sous ce nom, interdisant l'accès aux civils, chasseurs d'escargots ou de champignons, pour cause de déchets toxiques et milliers de cadavres ensevelis et de millions de munitions non explosées. Autour de Suippes, un camp militaire – plutôt que la sylviculture ou le tourisme de mémoire qui occupent d'autres terres au même sort – a pris possession des lieux. L'armée française s'y entraîne au tir aérien sur les carcasses des blindés de la Grande Guerre, les vestiges de hameaux à jamais rayés de la carte et les ruines de leurs églises. Seuls rappels de ce passé révolu, les dénominations de quelques villages contemporains, improbables hybrides de fantômes à rallonges : Minaucourt-le Mesnil-lès Hurlus, Sommepey-Tahure, Souain-Perthes-lès Hurlus...

Le tenancier d'un improbable bistrot où s'entassent médailles, casques ou fusils que la terre crayeuse ne cesse de recracher depuis cent ans nomme les rares qui pourront aider Jean Noviel à lire le paysage. Pour la plupart des paysans dont le quotidien est émaillé de découvertes parfois mortelles. Le travail de la terre champenoise fait ressurgir obus et grenades depuis que le remembrement (1955-1960) a abouti à la remise en cultures. En parallèle, la littérature nourrit les recherches du photographe, reconstituant une Histoire : Vuillard et Genevoix, Cendrars et Apollinaire, celle, moins connue, des carnets de campagne. Il visite la main de Massiges, où les tranchées comblées dans les années trente ont été réouvertes pour le tourisme du centenaire. On lui lit la terre : rouge – bois de feuillus, quelques chênes, des hêtres, des bouleaux ; blanc – pins et pins noirs d'Autriche plantés sous Napoléon III. Les rares reliefs : plus

la butte est haute, plus le souterrain de voies ferrées qu'elle abrite est vaste. Une escorte militaire l'accompagne quelques temps après autorisation. Son trépied perché sur le toit de sa voiture pour élargir les prises de vues, de Souain à Massiges, il cadre le ravin de l'annulaire, le mont Têtu, la voie de Tahure ou la vallée de la Tourbe. Photographier ce paysage a posteriori, si différent de la carte postale du front, reste ambigu. La campagne est ordinaire : goudron, bornes routières, folles herbes, vaches, bosquets feuillus. Au détour des images, tôle rouillée, fragment de stèle ou barbelé torturé nous interpellent. Plus évidents, les monuments aux morts ou les entrées de tranchées émergeant de la terre blanchâtre. La série *Terre des hommes*, titre hommage à Saint-Exupéry comme au projet Mémoire des hommes qui rassemble l'ensemble des journaux de marche de la guerre de 14, ne parle pas d'elle-même. C'est pourquoi, Jean Noviel a accompagné chaque prise de vue de légendes. Sans mot, il semblait impossible de les faire comprendre. Le paysage anodin change alors de sens : les reliefs deviennent des positions à conquérir, les creux, d'insondables cachettes, l'horizon marque le front.

De la lutte entre monde agricole et militaire, demeure un désastre environnemental sans précédent rigoureusement exploré par la journaliste Isabelle Masson-Loodts. Si les cicatrices du terrain tendent à disparaître avec le temps et l'érosion, la pollution des sols silencieuse et invisible, perdure sur ces territoires désertés. À Verdun, quelques espèces endémiques comme une orchidée locale hybridée par brassage des obus, ou un certain crapaud sonneur à ventre jaune ont été recensés, preuves de la résilience de la nature face à l'adversité. Le paysage tend à disparaître avec la mémoire des habitants qui l'on vécu, dans les souterrains devenus inaccessibles de la guerre des tranchées. Partant d'une histoire personnelle, puis s'efforçant d'extraire les souvenirs de la terre champenoise en s'interrogeant sur la représentation d'un tel paysage, Jean Noviel invite à une réflexion fine et complexe sur la mémoire, loin des poncifs de la commémoration militaire. • **Fanny Léglise, 19 décembre 2018**

—

Pour aller plus loin :

Gisèle Bienne, *La Ferme de Navarin*, Gallimard, 2008.

Isabelle Masson-Loodts, *Paysages en bataille. Les séquelles environnementales de la Grande Guerre*, Éditions Nevicata, 2014

La vidéo qui accompagne le travail photographique de Jean Noviel : vimeo.com/106750539, avec les voix de ceux qui ont aidé à la lecture du paysage.